

ENTRE TERRE ET MER !

*Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?*

*Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide téméraire cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06 60 66 99 09 » j'ai sauté sur l'occasion. Après tout qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :*

*« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions »*

*Me voici sur le quai face à l'horizon, à attendre la venue de cette vieille dame intrépide.*

Comment en suis-je arrivée là ? Je me mets à repenser à tout ce qui s'est passé depuis l'ouverture de mon quotidien régional ce vendredi pour y lire, comme d'habitude, la page « offres d'emploi » puisque je suis au chômage. Ce jour-là, comme toutes les autres fois, ma recherche est vaine ! Je décide alors de me changer les idées en épluchant la rubrique « annonces diverses » dont certaines se révèlent parfois farfelues ou amusantes. Comme pour toute autre annonce, figure bien sûr, un numéro de référence ou un numéro de téléphone afin de contacter directement l'annonceur, ce que je fais ce matin-là, alors que tout me pousse à ne pas répondre à une annonce aussi saugrenue : partir sur un voilier nommé Bérézina avec une vieille dame téméraire et intrépide, c'est, à coup sûr, foncer vers des catastrophes ! Malgré tout, je fonce le samedi matin, à la première heure, à la gare pour traverser toute la France, d'est en ouest, afin de la retrouver.

Pourtant, une fois devant la Bérézina, les questions fusent dans ma tête. Que va faire une vieille dame dans cette galère ou plutôt sur ce voilier, a-t-elle encore les capacités physiques pour piloter ce genre de bateau ? Pourquoi cet ordre péremptoire de ne lui poser aucune question ? Vit-elle dans la clandestinité ? Participe-t-elle à un trafic illégal ? Est-elle une espionne, une sorte de Mata Hari des mers ?

Elle est en retard, je commence à me demander si cette annonce n'est pas une blague faite par une vieille dame désœuvrée en mal de distraction. Je viens de sortir mon portable quand j'entends :

« Pas la peine de m'appeler, je suis derrière vous ! Alors vous êtes la jeune fille qui va embarquer avec moi ! » s'exclame-t-elle, me donnant une poignée de main vigoureuse suivie d'une tape sur l'épaule comme si nous étions de vieux potes. Son physique ne correspond pas à sa vigueur apparente : petite femme aux cheveux blancs enroulés en chignon, dos légèrement voûté, mais semblant dotée d'un dynamisme à toute épreuve !

D'où venez-vous ?

« De Lorraine. »

De Lorraine !, Mais c'est au fin fond des terres, loin de toute mer ! Vous êtes donc une « pure terrienne » ajoute-t-elle d'un air compatissant comme si j'étais atteinte d'une maladie grave. Moi, je suis une femme de la mer, insistant fièrement sur le mot « mer » comme s'il s'agissait d'une référence incontestable ! Vous n'avez donc pas le profil idéal pour m'accompagner mais j'espère qu'entre Terre et Mer, on pourra quand même se comprendre ! De toute façon, je n'ai pas le choix, vous êtes la seule à avoir répondu, ce qui signifie que vous êtes aussi intrépide et téméraire que moi ! »

Elle se trompe sur toute la ligne, il n'y a pas plus timorée que moi ! Il est encore temps de renoncer mais je suis aimantée au quai par une curiosité irraisonnée qui me pousse à aller jusqu'au bout de cette histoire.

« C'est à vous ces deux grosses valises ! Je vous signale, jeune fille, que nous ne partons pas pour une croisière avec changement de tenue à chaque escale ! »

Pour qui me prend-elle ? Pour une « fashion- victime » qui déménage son dressing avec elle chaque fois qu'elle part ? Malgré ma timidité et le respect que je lui dois, je décide de lui répondre :

« Si j'ai pris deux valises, ce n'est pas par coquetterie mais parce que je suis prévoyante ! J'ai dû préparer des vêtements chauds et des vêtements plus légers puisque vous ne m'avez pas dit où nous allions ! » Ma réponse à l'air de lui plaire :

« Vous avez raison de vous défendre, je déteste les bénis- oui-oui ! » dit -elle en souriant.

Elle m'invite alors à monter sur le voilier. On en fait rapidement le tour puis on descend dans une cabine dépouillée de toute fioriture : un ordinateur posé sur un petit bureau, une carte maritime punaisée au-dessus de celui-ci, un poème de Victor Hugo:« Retraite de Russie » trônant dans un cadre près de sa couchette. En revanche, des vivres ont été installés dans des placards, les lits sont faits, le départ semble imminent.

« Nous partirons demain matin. Au fait, j'espère que vous n'avez pas le mal de mer ? »

Le mal de mer ? Je n'en sais strictement rien ! A part une mini- croisière d'une demi-heure sur la Moselle canalisée, quand j'étais en CM2, pour étudier le fonctionnement d'une écluse, je ne suis jamais montée sur un bateau. Comment ai-je pu me lancer dans cette aventure en ignorant ce détail essentiel ! Je suis persuadée que sa voix, au téléphone, m'a envoûtée, comme Ulysse le fut par le chant des sirènes. En évoquant le poème d'Homère, j'ai soudain une bouffée d'angoisse : et si nous ne voguions de Charybde en Scylla, transformant notre voyage en terrible odysée ! Cette nuit-là, je dors peu, imaginant mille dangers à venir.

Le lendemain, on lâche les amarres après le petit- déjeuner. Malgré la difficulté de la manœuvre, elle quitte sa place rapidement ce qui confirme qu'elle sait piloter! En s'éloignant du port, elle s'écrie: « Cap sur Brest ! »

Comment peut-elle dire ça alors que nous venons juste de quitter la rade de Brest ? A-t-elle toute sa raison ? Hélas pour moi, il est trop tard pour me désister, nous voguons maintenant à toute vitesse vers la pleine mer. Elle en profite pour mettre les choses au clair entre nous :

« A bord d'un bateau, il n'y a pas d'hommes ou de femmes, il y a juste des marins, c'est pourquoi vous m'appellerez Capitaine et moi je vous appellerai Moussaillon ! Puis elle commence à m'initier à la navigation.

« Je profite du beau temps pour vous apprendre le maximum de choses parce qu'il vous faudra être très réactive par mauvais temps, chaque geste devra être précis et rapide pour éviter une catastrophe. Voici un calepin pour noter et apprendre le nom de chaque partie du voilier afin d'être efficace quand je vous donnerai des ordres. Ainsi, je me mets à apprendre des tas de mots barbares pour la « terrienne » que je suis. Si la grande voile, la barre et le mât sont des mots évidents, il n'en est pas de même pour la bôme, la drisse, la tête, les focs, les écoutes, l'armure, l'espar, les vannes et d'autres mots encore que je note au fur et à mesure des manœuvres exécutées. En tout cas, elle m'a bien eue avec son annonce ! Elle a parlé « d'un compagnon ou d'une compagne » de voyage alors qu'en réalité, je suis une coéquipière à plein temps, sans doute une ruse de sa part pour attirer quelqu'un!

Malgré le fossé des générations, une promiscuité gênante due à l'étroitesse de la cabine, et le fait que je sois « une terrienne », on s'entend plutôt bien. Nous n'avons guère l'opportunité de converser dans la journée : en tant que Capitaine, elle est à la barre tandis que moi, le Moussaillon, je m'occupe de tâches plus ingrates mais indispensables au bon fonctionnement du bateau. C'est le soir, une fois le voilier amarré, que nous discutons.

Au quatrième jour de navigation, elle décide de me confier la barre pour prendre un « quart de repos ». Cela signifie donc qu'elle m'accorde sa confiance, à moi la terrienne béotienne ! J'en suis très fière et très émue. A partir de ce moment-là, de ma propre initiative, je me mets à virevolter sur le pont pour accomplir de plus en plus de tâches afin de lui exprimer ma reconnaissance. Naviguer sur un bateau à voile me donne des ailes ! A ma grande surprise, cette vie sur l'eau me plaît, j'ai l'impression d'avoir lâché mes propres amarres en même temps que celles du bateau, ma déprime a disparu, un sentiment de liberté totale m'envahit.

Un soir, aussitôt le voilier accosté dans le port d'étape, elle brandit une bouteille de Champagne :

« C'est mon anniversaire aujourd'hui, je suis née un 12 avril, alors nous allons trinquer toutes les deux ! »

Puis nous sommes bientôt confrontés à une tempête. Peu rassurée, je lui suggère d'attendre une accalmie à l'abri dans un port mais elle continue de naviguer, arguant qu'elle a « des échéances ». Nous passons de longues heures sur le pont à lutter contre les éléments déchaînés, toutes deux attachées à la « ligne de vie » pour éviter de passer par-dessus bord. Je dois la remplacer pour des manœuvres très physiques qu'elle ne peut plus accomplir. Bien sûr, j'ai le mal de mer, je vomis plusieurs fois sur le pont, lavé immédiatement par les vagues violentes qui balaient le bateau.

« C'est le métier qui rentre ! » crie-t-elle à chacun de mes hauts le cœur.

Plusieurs fois, le bateau gîte dangereusement mais nous nous en sortons sans casse. Quelles « échéances » méritent de prendre de tels risques ? Une énigme pour moi !

Au bout de quatre jours, la météo s'améliore, ce qui nous permet de souffler un peu. Elle se met à accuser la violence de la tempête de l'avoir éreintée et les paquets d'eau glacée qui ont déferlé sur le voilier d'avoir réveillé son arthrose. Pour la première fois, je la sens plus vulnérable qu'elle ne le laisse paraître, elle semble fatiguée. Un soir, après avoir accosté, elle me confie :

« Tu sais, Moussaillon, c'est mon dernier voyage sur la Bérézina! J'ai pris cette sage décision avant de partir, c'est pourquoi j'ai fait appel à toi, tu comprendras bientôt pourquoi. Je sens que ma passion dévorante ne peut plus contrebalancer les désagréments de l'âge, il y a un temps pour tout ! Dans ma vie, j'ai fait de nombreux voyages, parfois dangereux mais toujours merveilleux, soupire-t-elle, des étoiles plein les yeux mais, hélas, c'est de l'histoire ancienne. D'ailleurs, j'ai un peu forcé le trait en mettant dans l'annonce « intrépide et téméraire » mais il fallait bien compenser l'expression « vieille dame » pour attraper un poisson dans mes filets ! »

Bien évidemment, le poisson, c'est moi !

Elle prend toujours un malin plaisir à crier « Cap sur Brest » chaque matin en quittant le port d'escale. J'ai décidé d'en prendre mon parti, cela doit faire partie du jeu mystère qui s'est instauré entre nous. Je continue à m'affirmer chaque jour davantage, elle est une sorte d'aiguillon qui me pousse à me dépasser. Parfois, je refuse un nouvel ordre estimant qu'il n'est pas à ma portée, que ce sera un échec. Chaque fois elle me rétorque :

« L'échec, c'est de ne pas essayer, alors tente ! ». Je tente et la plupart du temps je réussis au-delà des limites que je me suis imposées, surprise d'avoir tant de ressources cachées. Comment ai-je pu douter de moi à terre, refusant certains postes par crainte de ne pas être à la hauteur. Au fil du temps, je réalise que le Capitaine me donne l'opportunité d'acquérir quelque chose d'incalculable dans la vie : la confiance en soi !

Et puis un soir, je la sens particulièrement excitée, nous venons de jeter l'ancre dans le port de Klaipėda, sur les côtes lituaniennes ! Elle range toutes ses affaires dans ses valises ainsi que le cadre qui renferme le

poème de Victor Hugo. Je veux faire de même avec mes propres valises mais elle me dit de ne préparer que quelques vêtements de rechange.

Le lendemain matin, je m'apprête à hisser la grande voile quand elle me crie : pas la peine, on nous attend sur le quai. Effectivement un homme adossé à une voiture nous attend. Aussitôt montées à l'intérieur, elle s'écrie comme d'habitude, « Cap sur Brest ! ». On roule une bonne partie de la journée jusqu'à atteindre l'aéroport de Vilnius, toujours sans aucune explication de sa part. En regardant le tableau des vols dans le hall des départs, je comprends que nous partons pour Minsk en Biélorussie, ville dans laquelle on passe la nuit. Le lendemain notre chauffeur loue une nouvelle voiture et nous reprenons la route. Elle a dû lui donner un ordre de mission avant de partir de France car tout semble avoir été préparé avec minutie et de longue date. Et si tout cela faisait partie des « échéances » dont elle parlait !

Nous nous enfonçons de plus en plus dans les terres, chose étrange pour le Capitaine qui ne se plaît que sur la mer. Son attitude m'intrigue, pourquoi tant de mystères ? Alors que je commence à somnoler, ayant renoncé à comprendre ce qui se passe, elle m'adresse tout à coup la parole :

« Tu as été formidable sur le bateau ! Tu as participé à toute cette aventure sans jamais poser la moindre question, comme un bon petit soldat, je t'en félicite. Il est l'heure de te donner des explications. Elle sort de son sac à main une carte et la déplie délicatement sur ses genoux.

« Toutes tes questions vont trouver réponses à partir de cette carte de Biélorussie, qui, à un moment donné de son histoire, a fait partie de l'empire russe. Regarde les rivières de ce pays, que remarques-tu ? » me demande-t-elle, d'un air malicieux.

« Il y en a une qui s'appelle la Bérézina comme votre voilier. »

« Je pense que tu as été surprise quand j'ai marqué sur l'annonce que mon voilier s'appelait la Bérézina ! »

« Bien sûr, j'ai pensé qu'avec un tel nom, notre voyage allait se transformer en catastrophe. »

« Je l'ai appelé ainsi en hommage à un de mes ancêtres mort dans les eaux de la Bérézina. C'était un gradé de la cavalerie de Napoléon. Pendant la Retraite de Russie, tous les ponts existants avaient été détruits par les Russes pour empêcher les Français de fuir. Deux ponts furent alors construits à la hâte sur la Bérézina par les pontonniers du général Eblé. De nombreux grognards, des cantinières étaient en train de les traverser lorsqu'il y eut une bousculade sur l'un d'eux et plusieurs personnes tombèrent dans la rivière. Mon aïeul était déjà sur l'autre rive mais, quand il vit ces pauvres gens se débattre dans l'eau glacée, criant pour qu'on vînt les aider, il n'écoula que son courage et redescendit dans la Bérézina avec son cheval. Les deux premières allées et venues, il sauva deux personnes à chaque fois. La troisième fois, il était en train de charger un soldat

quand une planche se détacha du pont et vint frapper violemment les jambes du cheval qui se cabra : le cavalier et le soldat furent projetés dans l'eau et entraînés par le courant. »

Elle se met à réciter quelques vers épars tirés du poème d'Hugo :

« Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières

On s'entassait aux ponts pour passer les rivières...

Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse...

Pour cette immense armée un immense linceul. »

Très émue, elle garde alors le silence quelques instants avant de se ressaisir et continuer ses explications :

« Quelle ville trouves-tu au sud-ouest du pays, près de la frontière polonaise ? Je relis deux fois le nom dans ma tête avant de le prononcer à haute voix, tant je suis stupéfaite du nom inscrit. Aussi incroyable que cela puisse paraître, cette ville s'appelle Brest ! Ainsi « Cap Sur Brest ! » n'était pas une sorte de lubie mais notre véritable destination. Je commence à remettre en place chaque élément d'un mystérieux puzzle qui m'a intrigué pendant tout le voyage.

« Tu imagines, on est parties de la rade de Brest, on a fait tout ce grand périple pour se retrouver à Brest, dit-elle, contente de son petit effet. Voilà, nous nous séparons ici, près de la Bérézina que je tenais à te montrer. J'irai toute seule à Brest, j'ai décidé d'y finir ma vie. Toi, tu vas repartir avec mon chauffeur et reprendre le voilier, « Cap sur Brest » mais, cette fois, vers la France ! »

Je suis sidérée par ces propos, comment peut-elle me laisser tomber ainsi ! Cette femme est-elle en réalité sans cœur, jetant les gens comme des kleenex une fois qu'ils ne lui servent plus ! J'ai l'impression d'avoir été piégée, je m'écrie rageusement :

« Mais c'est impossible ! Vous ne pouvez pas me faire ça, à moi, le bon petit soldat, comme vous dites. Vous avez trahi ma confiance, je ne vous pardonnerai jamais ! Puis j'ajoute, sur un ton arrogant :

« De toute façon, je ne peux pas piloter seule le voilier puisque je n'ai pas de permis bateau !

« Il n'y a pas besoin de permis pour piloter ce voilier » rétorque-t-elle, heureuse de me contrer ». Si tu as un problème, les papiers concernant le bateau sont dans le casier au-dessus de ma couchette. Tu y trouveras aussi une carte de visite avec un nom et un numéro de téléphone que tu appelleras un peu avant d'arriver à Brest.

« Comment pouvez-vous être certaine que j'atteindrai Brest ? Nous avons bien eu du mal à arriver jusqu'ici à deux, expliquez-moi comment je peux réussir toute seule ? » Désespérée, je tente de trouver des arguments pertinents pour la faire revenir sur sa décision.

« Ne t'inquiète pas, tu ne seras pas seule ! » Elle sort un journal biélorusse, va à la page des petites annonces et me fait lire une annonce rédigée en Français.

« *Jeune fille intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large* » suit un numéro de téléphone local, sans doute celui du chauffeur.

« J'ai fait mettre l'annonce en Français pour que la barrière de la langue ne complique les choses entre vous. C'est une fille qui a répondu, ce qui me laisse croire que les filles sont plus hardies que les garçons ou peut-être plus inconscientes, ajoute-t-elle, histoire de me titiller. Elle t'attendra demain soir sur le quai près de la Bérézina, c'est pourquoi, il est grand temps que tu partes. »

Je sens dans cette dernière phrase une émotion qu'elle essaie de contenir tandis que, vaincue, je me mets à pleurer. A ma grande surprise, elle m'étreint un long moment puis elle se dirige vers une voiture qui l'attend.

« Bon vent, valeureux moussaillon, merci de m'avoir accompagnée jusqu'ici ! » s'écrie-t-elle sans se retourner, sans doute pour cacher les larmes que je perçois à travers les trémolos de sa voix.

Tandis que le chauffeur roule, je me réfugie dans le sommeil une grande partie du trajet pour fuir une triste réalité : je ne verrai plus le Capitaine !

En apercevant une jeune fille attendre sagement devant la Bérézina, j'ai l'impression de me revoir quelque temps auparavant. Je sais que cette jeune fille ne part pas dans les mêmes conditions que moi. Elle connaît la destination du voilier et a un but précis : rejoindre son petit ami français connu pendant un stage à Minsk l'année précédente. Heureusement, elle a des connaissances en navigation à voile ce qui me facilitera la tâche.

Il n'y a guère de complicité entre nous pendant le trajet. Sitôt que nous accostons dans un port, le soir, elle se précipite sur l'ordinateur pour converser avec son copain grâce à Skype, m'ignorant complètement. Au moins, la séparation sera beaucoup moins douloureuse que celle que je viens de connaître !

J'ai de la chance, le voyage se passe bien, malgré quelques jours de tempête. Je mets alors en pratique tout ce que le Capitaine m'a appris pour affronter les éléments déchaînés et constate qu'elle m'a vraiment bien formée. Comme convenu, je téléphone au numéro indiqué sur la carte de visite en arrivant sur Brest. La personne me répond qu'elle m'attendra sur le quai.

Il y a deux personnes sur le quai : une d'un certain âge, une serviette à la main et un jeune homme. Je comprends immédiatement que ce dernier est le copain de ma co-équipière, tant elle est pressée de me quitter !

« Puis-je monter sur le bateau, on a des choses à régler !me dit l'homme à la serviette. Il semble connaître le voilier, remarquant, en descendant dans la cabine, qu'il manque le poème de Victor Hugo.

« Je suis Maître Dumont, le notaire du Capitaine. Voici votre acte de propriété du voilier, le Capitaine a rempli tous les papiers nécessaires, ils sont à mon étude. De plus, elle a réglé le montant de votre anneau au port pour les dix prochaines années, voici l'attestation de bail.

Je suis abasourdie par ces nouvelles ! Je suis la propriétaire du voilier du Capitaine, je n'en reviens pas !

Je lui demande alors de me donner son nom et son adresse en Biélorussie afin de lui envoyer rapidement une lettre de remerciements.

« Je ne peux pas, le Capitaine me l'a interdit, elle ne veut pas créer de liens entre elle et vous »

Je suis désarçonnée par cette réponse. Si elle me donne son voilier, qui a tant compté pour elle, c'est qu'elle a de l'estime pour moi, alors pourquoi cette attitude incompréhensible ! Je suis vraiment déçue de ne pouvoir lui exprimer ma gratitude. Le notaire comprend mon désarroi et me propose de la remercier de ma part, ce que j'accepte immédiatement. Avant de partir, il me glisse une enveloppe dans la main :

«Comme vous lui aviez dit que vous étiez au chômage, elle pense que cet argent vous sera bien utile en attendant de retrouver du travail. »ajoute-t-il avant de prendre congé.

Seule dans la cabine, j'ouvre l'enveloppe : je me retrouve avec une grosse liasse de billets dans la main ! Je suis alors submergée par toutes les émotions engendrées par la venue du notaire .Je commence par pleurer avant de me mettre à réfléchir. Puisque le Capitaine m'a offert son bateau, je ne vois donc aucune raison de quitter Brest !

Je trouve rapidement du travail dans une école de voile. Je passe brillamment les tests puisque le Capitaine m'a inculqué l'amour de mer et que la voile est devenue une passion pour la terrienne que j'étais au départ. J'ai l'impression de vivre maintenant sa vie par procuration. Drôle d'histoire, les rôles se sont complètement inversés : je suis devenue une fille de la mer, elle est maintenant une terrienne au fin fond de la Biélorussie !

Un jour, je reviens du travail quand j'aperçois Maître Dumont qui m'attend sur le quai :

« Je viens vous annoncer une bien triste nouvelle: la disparition du Capitaine, elle est morte il y a deux jours ». Je reste sans voix quelques instants, sidérée, puis je balbutie, en sanglotant:

« Si elle est décédée il y a deux jours, elle est donc morte le 12 avril, le jour de son anniversaire ! Quelle triste coïncidence ! »



« Ce n'est pas vraiment un hasard. Elle avait appris qu'elle était atteinte d'une maladie dégénérative incurable qui l'empêcherait bientôt de naviguer .Elle avait décidé de quitter Brest, cela aurait été trop douloureux pour elle de voir partir des tas de voiliers sur la mer alors que la Bérézina resterait à quai. Quand elle avait fait des recherches sur son aïeul, elle s'était rendu compte qu'il y avait une ville nommée Brest dans le pays où coulait la Bérézina. Pour elle, c'était un signe du destin : elle était née à Brest en France, elle mourrait à Brest en Biélorussie et ses cendres seraient jetées dans la rivière où son aïeul avait péri.

« Mais pourquoi n'y a-t-il pas vraiment de hasard entre le jour de sa naissance et celui de sa mort ? »

Parce que c'est elle qui a décidé du jour de sa mort. Elle s'était procuré ce qu'il fallait pour abrégé sa vie au moment où elle le souhaiterait, refusant de se voir diminuée par la maladie, c'est pourquoi elle ne voulait tisser aucun lien avec vous, pour ne pas vous faire souffrir davantage en apprenant sa mort.

Malgré la peine qui m'étreint, je ne peux m'empêcher de m'exclamer : « Sacré Capitaine, elle a pensé à tout, elle a maîtrisé sa vie aussi bien que son voilier ! »

Maître Dumont quitte le bateau...

Je reste un long moment affalée sur la banquette, repensant à notre rencontre. Avec le recul, je comprends l'importance de ce voyage dans la vie de chacune : Pour elle, c'était son dernier voyage avant le grand départ, le voyage d'une vie qui s'achevait. Pour moi, au contraire, c'était le voyage d'un nouveau départ, initié par une femme merveilleuse à laquelle je me suis accrochée comme un naufragé à une bouée de sauvetage, à un moment de ma vie où rien n'allait. Pour moi, c'est une évidence : Le Capitaine restera à jamais une incarnation de la Providence !

Malgré sa volonté de rester inconnue, elle a enfin une identité puisque, dorénavant, je l'appelle : « Capitaine Providence ! »...

Aujourd'hui, c'est un grand jour! « Capitaine Providence » orne à présent, en lettres capitales, la proue de mon bateau. J'ai invité Maître Dumont et mes collègues de travail à être les témoins privilégiés de ce changement de nom, si important pour moi. En même temps que j'arrose généreusement la coque de mon voilier avec une bouteille de Champagne, je proclame solennellement :

« Adieu Bérézina ! Tu appartiens à son histoire !

Longue vie et bon vent à Capitaine Providence ! Tu appartiens à la mienne ! »

